

Ouiatchouan

Gaëtan Anderson

Numéro 74, automne 1997

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13772ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Anderson, G. (1997). Ouiatchouan. *Moebius*, (74), 103–125.

GAËTAN ANDERSON

Ouiatchouan

I. L'île

La sécheresse qui sévissait depuis le début du printemps ne semblait pas vouloir prendre de répit. Le matin du 19 mai 1870, à l'aube, Dieudonné se leva prestement et alla soigner son cheval. La nuit avait été froide mais le soleil, dont on distinguait déjà les lueurs à l'horizon, ne tarderait plus à briller et à réchauffer l'atmosphère. Dieudonné attela rapidement son étalon, puis rentra au pas de course dans son «campe» afin de se faire un brin de toilette. Il le fallait bien: il emmenait Ophélie, sa fiancée, au rapide des Îles. Il avait dû longuement insister auprès de François, le père d'Ophélie, avant que celui-ci n'accepte que son futur gendre puisse passer une journée entière seul avec son aînée. Les recommandations furent nombreuses. Finalement, Liliane, la mère d'Ophélie, intercéda auprès du père pour qu'il accepte. Elle lui rappela le dévouement, la foi, la grâce de leur fille; et il accepta, à contrecœur, de la laisser partir avec ce Dieudonné qu'il trouvait bien vaillant, mais surtout rebelle. C'était par contre le meilleur parti que sa fille puisse espérer en cette terre du bout du monde, fraîchement ouverte à la colonisation. Et puis il faisait confiance à sa femme. Elle aimait beaucoup le jeune Dieudonné et était certaine qu'Ophélie allait être heureuse avec lui. «De toute façon, ils vont se marier cet été», conclut la mère.

Dieudonné sauta dans sa charrette et se dirigea vers la demeure de François. Il y fut aussitôt. Sa fiancée, qui l'attendait impatiemment, vint l'accueillir dès qu'elle entrevit la charrette surgir du premier

détour. À sa suite, et bien que cela la mît un peu à la gêne, venaient quelques-uns de ses plus jeunes frères: Antoine, Job et Wilfrid, précédant leurs parents qui, manifestement, avaient très mal dormi, l'un trop inquiet et l'autre trop heureuse à l'idée de cette promenade au rapide des Îles. «Ça lui fera du bien, tu verras», dit Liliane à son mari, alors qu'Ophélie s'installait à côté de Dieudonné. Sous le regard approbateur de son père, elle déposa son panier entre elle et son fiancé qui, d'un même geste souple et vigoureux, se leva, secoua les rênes et entraîna son cheval vers le chemin sinueux menant au rapide. Antoine, Job et Wilfrid, trotinant déjà vers la rivière Ouiatchouan, ne virent pas la charrette disparaître rapidement dans un nuage de poussière; pas plus d'ailleurs que Liliane qui, les yeux embués, ne savait plus très bien quel chemin s'offrait à ses yeux: celui qui, depuis Saint-Louis, filait vers le sud à travers une forêt à peine défrichée, ou celui qui avait été le sien il y aurait bientôt dix-huit ans de cela, et qui filait dans la vallée du Richelieu balayée par la poudrerie et saisie par les grands froids de janvier.

Jolie jeune femme de seize ans, Ophélie était née le 30 septembre 1853 à Québec. Des années plus tard, son père, las de la pauvreté et de la promiscuité que lui imposaient de difficiles conditions économiques, acheta une terre au Lac-Saint-Jean et y emmena Liliane et ses huit enfants, dont deux jumeaux en bas âge. Tout cela, et la misère qu'ils endurèrent lors de leur installation à Saint-Louis, éveilla très tôt chez Ophélie le sens des responsabilités, la maturité. En plus d'être belle, gracieuse et pieuse (sans doute aux yeux de son père sa plus belle qualité), elle était devenue indispensable à la maison. François se rappelait d'autres temps à Saint-Louis, alors que ce que l'on pouvait appeler maintenant une modeste maison n'était qu'un «campe» sans plancher érigé à la hâte avant les premières gelées de l'automne; d'autres temps où sa fille, malgré son tout jeune âge, veillait sur les bébés, ses frères et sa sœur Marie, afin qu'ils n'eussent pas froid lors des terribles nuits d'hiver qui secouaient

la cabane de rondins. Si Liliane n'avait perdu aucun enfant, c'était en partie grâce à son aînée qui s'occupait si bien de la maisonnée, spécialement quand sa mère relevait d'un accouchement; de là sans doute l'affection que les plus jeunes prodiguaient à Ophélie. Ils la suivaient partout, sachant qu'ils ne risqueraient rien tant qu'elle serait auprès d'eux.

Or elle était partie depuis quelque temps déjà. Le soleil, qui avait monté dans le ciel, dardait ses implacables rayons sur sa nuque et sur celle de Dieudonné. Bien que son petit panier la tînt depuis le début à distance respectueuse de son ami, elle n'en ressentait pas moins ce qui émanait de son désir. Le chapeau de paille à large bord qu'elle portait jetait une ombre changeante sur le côté droit de son visage. Dieudonné y jetait régulièrement un coup d'œil et n'arrivait pas, dérangé dans sa contemplation par le flot de paroles d'Ophélie et les sentiments qu'il éprouvait, à décider laquelle des moitiés de son visage était la plus douce à regarder: la droite, tapie dans l'ombre décroissante, ou la gauche, offerte tel un éclatant fruit des bois à l'avidité des sens. Et au centre de chacune de ces moitiés, un œil vert comme le feuillage de printemps demeurait encore pudiquement silencieux.

L'étalon noir se cabra quand il réalisa qu'il lui était impossible de continuer sa route. Le chemin s'arrêtait là. On n'avait pas défriché plus avant. Le mystère de la forêt, apaisant et angoissant, plana sur eux, jusqu'à ce que Dieudonné rompît le silence:

—La rivière est à une heure de cheval par là-bas.

Et il montra un étroit sentier qu'on devinait à peine, pendant que ses mains étaient occupées à retenir son cheval qui piaffait d'impatience, ou de peur, à la pensée de demeurer coincé au bout de ce chemin qui les avait menés au silence. «Il faudra dételer et aller à dos de cheval», dit Dieudonné sans regarder Ophélie.

Il sauta à terre et, rapidement, l'étalon fut libéré de la charrette. La crainte qu'il semblait avoir ressentie plus tôt s'était envolée. Les naseaux au vent, il attendait qu'on le monte. Ophélie, quant à elle, se

sentait déchirée par d'inextricables sentiments. Monter à cheval? En selle avec son fiancé? Elle tremblait d'effroi à l'idée de la colère de son père quand il apprendrait cela, et de plaisir à l'idée de chevaucher une bonne heure entre les bras de son ami. Elle tentait par tous les moyens de maîtriser ses émotions. Sans doute absorbée par cette impossible tâche, elle s'aperçut à peine que deux bras puissants la soulevaient et la déposaient délicatement sur le dos de l'étalon. Le petit panier, laissé à lui-même, resta sur le siège de la charrette au moment où l'animal se rua aveuglément dans le sentier.

Ophélie perdit toute notion du temps. Elle n'arrivait que très difficilement à contrôler les battements de son cœur, et quand elle y parvenait, elle sentait contre son dos les sourdes pulsations du cœur de Dieudonné qui, raisonnait-elle, devaient être causées par tous les efforts qu'il déployait afin de bien diriger le cheval et d'écarter les innombrables branches qui lui fouettaient parfois cruellement les bras et les épaules; toutefois son amour naissant l'empêchait de concevoir qu'un garçon aussi robuste que Dieudonné se fatiguât pour si peu, ainsi son cœur s'emballait-il de nouveau à la pensée du trouble qu'ils partageaient.

Finalement leur parvint le murmure de la rivière Ouiatchouan. Ils la descendirent autant qu'ils purent et arrivèrent bientôt en vue d'une petite île que deux bras de la rivière étreignaient dans le cahot d'un fort courant se heurtant à d'innombrables roches à fleur d'eau.

Dieudonné remarqua le premier la fumée qui s'élevait lourdement dans le ciel derrière eux. Ophélie tressaillit également lorsqu'elle l'aperçut. L'air était si sec depuis le début du mois de mai qu'un feu de forêt était toujours à craindre, mais il s'agissait probablement d'autre chose. En fait, on aurait dit l'épaisse fumée de bois vert s'échappant de la cheminée d'un «campe». «Le Vieux Démon», murmura Dieudonné.

L'automne dernier, on lui avait parlé d'un étrange personnage qui se serait établi au rapide des Îles. Des Indiens lui avaient affirmé qu'un homme,

qu'ils avaient surnommé le Vieux Démon, s'était installé en haut de la rivière. Selon eux, il avait dû emprunter un affluent de la rivière Saint-Maurice et un ancien portage afin de se rendre à cet endroit, car jamais on ne l'avait vu à Saint-Louis, Saint-Jérôme ou Pointe-Bleue. Mais ce qui avait surtout frappé l'imagination des Montagnais, c'était l'étrange oiseau noir à tête chauve que possédait le vieux, un oiseau tel qu'on n'en avait jamais vu de mémoire d'homme, un oiseau qu'on aurait dit sorti de l'enfer.

Dieudonné fit descendre Ophélie, attacha son étalon à un arbre et se dirigea avec sa fiancée vers la cabane du Vieux Démon. La première chose qu'ils y remarquèrent fut une gigantesque volière s'élevant à plus de vingt pieds au-dessus du sol. Cette cage clôturait un espace où l'on retrouvait une pyramide de roches de toutes dimensions, une pyramide s'élevant par étroits paliers successifs. Depuis le dernier d'entre eux, deux yeux jaunes les observaient. Placés de chaque côté d'une tête chauve reposant sur une gorge également dégarnie et ceinturée d'un collier de duvet blanc, ils fixaient impassiblement Dieudonné et Ophélie qui reculèrent instinctivement, surpris autant qu'effrayés de constater la véracité du récit des trappeurs indiens. D'où venait cet animal? «Le condor vous a déjà rêvés», fit une voix derrière eux.

Ils se retournèrent et aperçurent un vieil homme à la barbe blanche recouvert de peaux de bêtes. Il se trouvait exactement là où ils venaient de passer. Comment ne l'avaient-ils pas vu ou entendu avant? Ophélie se rapprocha de son ami. «Je suis le Vieux Démon, poursuivit le vieillard. Je vous attendais. Le condor m'a dit que je vous rencontrerais ici. Votre étalon est bien vigoureux de vous avoir conduits jusqu'à moi. Il aura travaillé pour votre destin.» À ces mots, les fiancés échangèrent un regard interrogateur et se prirent la main. «Ne craignez rien, reprit le vieux, je ne vous ferai aucun mal: le condor ne le permettrait pas. J'ai rêvé d'un désert jaune au sud d'un grand lac plat. J'y ai vu mon oiseau s'envoler, la mort dans ses serres; également une croix d'un vert tendre

projetée du haut d'une chute écumante. Aussi, sur le lac, la vie reprenant ses droits dans la détresse et le feu de l'enfer. J'ai vu un pays ravagé, un océan de feu plus rapide que le plus rapide des pur-sang. J'ai vu la destruction, la souffrance, l'Apocalypse et la Genèse.»

Alors il se tut et se retira silencieusement.

—Vieux fou, siffla Dieudonné.

—Allons-nous-en, chuchota Ophélie.

Le grand oiseau ouvrit ses ailes immenses et se laissa planer jusque sur le sol devant eux. Sa majesté demeurait entière, voire décuplée, puisque plus rien ne pouvait lui échapper de la force de Dieudonné, de la maîtrise et de l'appréhension de cette force qu'il éprouverait, il le savait, d'ici l'aube du prochain jour. «Dépêchons-nous!» ordonna Ophélie. Et ils retournèrent à la rivière, secoués par cette rencontre.

Dieudonné proposa d'aller explorer l'île qui se trouvait devant eux. Le niveau de l'eau étant bas, ils traversèrent à gué en faisant attention de ne pas glisser sur les roches qui jonchaient le lit de la rivière. Au milieu de celle-ci, ils s'arrêtèrent pour jouir du spectacle que leur offraient des truites se jouant du courant rapide et dangereux. Dieudonné remarqua que leur ombre s'était presque effacée; cependant, considérant les émotions qu'il avait vécues depuis l'aube, il se demanda si ce n'était pas là un signe pour lui rappeler qu'il vivait un rêve, qu'il n'était plus lui-même qu'un songe diaphane. Mais, quand il vit le reflet du visage d'Ophélie onduler dans le courant, il fut rassuré.

Ils pénétrèrent jusqu'au milieu de l'île. Là, une petite clairière ombragée s'ouvrit à eux. Ils s'y installèrent côte à côte, écoutant le chant des oiseaux et le bruissement de la Ouiatchouan qui leur parvenait, étouffé, à travers l'abondante végétation. Le trouble qu'ils avaient ressenti plus tôt dans la journée se métamorphosait peu à peu en certitude qu'ils quitteraient cette île transformés et unis à tout jamais. Comment Ophélie se retrouva-t-elle sous son fiancé? Elle n'aurait su le dire; néanmoins elle put observer, d'un œil pudiquement entrouvert, une pluie de soufre couvrir

leurs corps, la clairière et l'île entière d'un manteau jaune. Toutefois, elle consumma quand même son plaisir.

Après que le début de l'après-midi les eut trouvés endormis, un vent violent se leva et une forte odeur de brûlé leur parvint, accompagnée d'un voile de fumée à travers lequel le soleil perdait peu à peu de son éclat. Inquiets, ils prirent rapidement leurs vêtements et se hâtèrent de regagner la rivière. Dieudonné remarqua aussitôt la disparition de son cheval. De l'autre côté de la Ouiatchouan, la corde qu'il avait utilisée pour attacher l'étalon à un bouleau pendait lugubrement. «Il aura eu peur à cause de la fumée! s'écria le jeune homme, au moment où une angoisse sans nom lui brûlait la poitrine. Hâtons-nous! implora-t-il, nous aurons peut-être le temps de le rattraper avant qu'il ne soit trop loin!»

Bien que l'eau ne fût pas profonde, l'action conjuguée du courant et du vent, qui soufflait avec acharnement, entraînant avec lui des branches desséchées et quantité de feuilles arrachées aux arbres, rendait la traversée périlleuse. Les roches qui affleuraient et celles qui, traîtresses, étaient enfouies sous l'eau mais pouvaient vous briser une cheville dans un instant d'inattention, représentaient autant de dangers qu'Ophélie et Dieudonné tentaient d'éviter. Alors elle glissa et s'affala de tout son long dans la rivière qui la recouvrit comme un linceul blanchâtre. Son fiancé avait essayé de la retenir, mais la peur, la froideur de l'eau et ses doigts engourdis, qui pouvaient difficilement agripper quelqu'un ou quelque chose, lui avaient fait échapper la main d'Ophélie. Il hurlait déjà sa douleur quand la jolie tête de son amie refit surface quelque cinquante pieds en aval, près d'un passage plus étroit où l'eau s'engouffrait rageusement et tombait en cascade vers un détour peu rassurant. Elle recracha l'eau qu'elle venait d'avalier et, contre toute attente, éclata d'un grand rire clair. Elle assura son équilibre, se redressa complètement, s'essuya les yeux et tenta d'avancer en direction de Dieudonné qui, lui, presque emporté par le courant, arriva

à effleurer le bout des doigts d'Ophélie avant qu'une ultime et irrésistible charge de l'eau ne la propulsât vers l'arrière. La Ouiatchouan l'engouffra. Lorsque son corps refit surface, le sang s'écoulait abondamment d'une mortelle blessure à la tête qu'elle s'était faite en heurtant de plein fouet une énorme roche à demi submergée. L'eau qui l'entourait prit la couleur du sang.

II. Le feu

Après le départ des fiancés, Liliane appela Antoine, Job et Wilfrid. Elle se méfiait de l'intrépidité de ses trois jeunes enfants; cependant elle savait bien que seule celle-ci assurerait leur survie dans ce pays à construire. Ils répondirent à son appel, trotinant toujours, heureux d'avoir bu et de s'être débarbouillé le visage à la rivière. «Rivière froid», fit Wilfrid du haut de ses deux ans. Là-dessus, Job le poussa et Antoine prit la main de sa mère.

—Ophélie est pas là? questionna-t-il.

—Non. Tu le sais bien: elle est partie avec Dieu-donné pour le rapide des Îles.

À ces mots, Wilfrid s'exclama, pointant en direction du lac:

—Île Averse! Île Averse!

—Pas l'île de la Traverse qui est dans le lac, le corrigea sa mère en souriant de son erreur et de son innocence, le rapide des Îles, en haut de la rivière.

—Oh! dit Wilfrid, et il détala de toute la force de ses petites jambes.

Âgée de trente-deux ans, Liliane attendait un treizième enfant. Ses grossesses successives l'avaient fatiguée, voire épuisée, mais depuis qu'ils s'étaient établis à Saint-Louis, elle s'était arrangée pour se limiter à un enfant à tous les deux ans, quoi qu'en dise le curé. Son mari avait protesté un peu, lui qui craignait le châtiment de Dieu plus que tout au monde, mais sa femme, plutôt bien renseignée et vo-

lontaine, lui avait offert des solutions de remplacement qui ne cessaient cependant de semer le doute dans son esprit.

— Tout ira bien, le rassurait-elle.

— Je n'en suis pas si sûr, répondait François.

— Mais si! Mais si! ajoutait-elle.

— On verra, disait-il de sa voix grave, cette voix qui l'avait émue au plus haut point quand elle l'avait autrefois entendue à Saint-Denis, où il venait de s'établir avec deux de ses frères, pensant que la terre serait moins avare dans ce coin de pays qu'à Beauport ou Charlesbourg.

Et ce fut peut-être le cas, mais l'avarice que rejetait cette terre fertile du Richelieu échouait dans le cœur de Xavier et Samuel, les frères cadets de François. Celui-ci, souvent incapable de se défendre devant la collusion que lui opposaient continuellement ses deux associés, en vint à maudire le jour où il avait décidé de s'embarquer avec eux dans ce qu'il croyait être l'aventure de sa vie. Il pensait que sa condition d'aîné lui assurerait automatiquement respect et privilèges. Ce fut tout le contraire. En moins d'un an, il devint ténébreux et solitaire.

Aussi, quand, à l'été de 1852, on lui présenta cette resplendissante jeune femme du nom de Liliane, il s'investit entièrement dans la tâche d'en faire son épouse, convaincu que Dieu l'avait placée sur son chemin pour l'édification d'un monde meilleur.

Pendant les huit années qu'ils vécurent à Québec, huit enfants naquirent. De ces huit, les deux derniers furent des jumeaux. Et Liliane n'avait pas encore vingt-deux ans. Le travail plutôt rare en ville et la possibilité de s'établir dans ces nouvelles terres que le gouvernement ouvrait à la colonisation au Lac-Saint-Jean suffirent à convaincre François de déménager. Au printemps de 1860, ils s'embarquèrent sur un vapeur qui, après des escales dans Charlevoix et dans le Bas-du-Fleuve, s'engouffra dans le fjord du Saguenay, le long duquel il navigua avant d'atteindre Chicoutimi. La charrette que François y acheta afin de conduire sa famille à Saint-Louis n'étant pas assez grande pour

que tous y embarquent à travers les outils, les sacs de grain et les biens essentiels, François, Liliane, Ophélie et Philippe, le plus vieux des garçons, firent le voyage entièrement à pied, laissant la charrette aux plus jeunes, installés sur des sacs de farine, sous une chaise, au creux d'un chaudron ou dans les tiroirs de la grande commode qui oscillait de gauche à droite dans un mouvement de balancier, berçant ainsi de façon inusitée les deux nourrissons. Ils étaient les premiers colons de Saint-Louis.

Philippe fut le troisième de la famille à recevoir l'enseignement de sa mère, après François et Ophélie. À quinze ans, c'était déjà un homme. À l'image de son père, il parlait peu, toutefois il manifestait une insatiable curiosité pour tout ce qui l'entourait et, de plus, il était rêveur, ce qui n'était pas sans inquiéter sa mère. «Ce pays est trop dur pour les rêveurs», le chicanait-elle parfois. Mais il n'en croyait rien. Une hache sur une épaule et une scie sur l'autre, il accompagnait son père.

—Ophélie et Dieudonné auront une belle journée au rapide, dit François.

—Oui, répondit Philippe en levant la tête pour regarder une fois de plus le ciel immense qui rejoignait le lac à l'horizon, formant une sphère bleue à l'intérieur de laquelle sa vie lui apparaissait la chose la plus importante et la plus insignifiante qui fût.

Ce midi-là, ils dînèrent de bon appétit. Ils étaient allés bûcher, assez loin de la maison, une terre en bois debout qu'un original comte français nouvellement arrivé avait achetée dans le but d'y construire un château digne de la démesure de son pays d'adoption.

Au début de l'après-midi, un vent imprévisible et violent se mit à souffler de l'ouest, transportant avec lui l'effrayante odeur d'une forêt incendiée et une fumée qui, de minute en minute, se faisait plus épaisse. La fureur du vent et la rapidité avec laquelle l'air se chargeait de tisons incandescents les forcèrent à retraiter vers le ruisseau aux Castors, lieu en direction duquel leurs pas se portèrent instinctivement. «Sau-

vons-nous!» hurla le père, et il poussa rudement son fils devant lui afin de le sortir de l'espèce de torpeur qui semblait l'avoir envahi. «Dépêche-toi! cria encore le père, le feu sera sur nous avant longtemps.»

Le vent transportait une chaleur qui allait bientôt devenir intolérable. Philippe, dans sa course effrénée, fit de nombreuses chutes, semant l'angoisse et la détresse dans le cœur de François. Ils pouvaient entendre clairement l'inférieure rumeur de l'incendie qui s'abattait sur eux. Des boules de feu, que l'on aurait dit guidées par la main du démon, fondaient sur les alentours, embrasant tout ce qui s'y trouvait. Désespérés, ils atteignirent le ruisseau. Sur leur gauche se dressait un mur de feu d'au moins cent pieds de haut. «Plonge! mais plonge donc!» ordonna le père, et il poussa son fils dans le ruisseau avant de le suivre et de disparaître sous l'eau.

Lorsque François et Philippe eurent quitté la maison pour aller bûcher, Liliane sentit quelques contractions la secouer. Elle n'attendait pas son bébé avant la fin du mois, cependant elle crut bon d'appeler Marie, sa fille de quatorze ans, qui était occupée avec les plus jeunes de ses frères. «Tu vas préparer le repas, lui dit-elle. Il faut que je me repose. Et cette sécheresse qui n'en finit pas!»

Elle se coucha et s'endormit aussitôt d'un sommeil agité. Il lui semblait que son corps était parcouru de mouvements incontrôlables, que ses reins ne s'enfonçaient dans sa paille que pour mieux rebondir, qu'une plainte interminable l'atteignait jusqu'au plus profond de son ventre. Wilfrid et Job, qui avaient encore une fois échappé à l'attention de leur sœur Marie, chahutaient dans le lit de leur mère. Ils finirent par la réveiller. «Ah! ce n'était qu'eux», constata-t-elle, soulagée. Elle se leva et sortit de la maison. Elle s'aperçut alors qu'elle avait dormi longtemps. La lumière n'était plus la même ni l'odeur de la terre, la rumeur de la vie qui l'entourait n'était plus la même: on aurait dit qu'elle retenait son souffle. «Maman, appelez les enfants! Le dîner est servi!» lui cria sa fille depuis l'intérieur de la maison. Ce qu'elle fit, et ils

accoururent tous rapidement. Sans qu'elle sache pourquoi, cela la soulagea. Elle sentit un nœud se défaire au creux de son ventre. Tous ses enfants étaient rassemblés. Elle rentra elle aussi, jetant néanmoins un dernier coup d'œil par-dessus son épaule afin de se rassurer une dernière fois.

En l'absence de François et de Philippe, Charles occupait la place du père, ce qui le gonflait d'orgueil, et l'amenait à se chicaner encore plus avec les autres.

—Abraham et Sabin! rageait-il, cessez de tirer des boulettes de pain.

—Mais ce n'est pas nous, protestait Sabin, c'est les jumeaux Louis Joseph qui n'arrêtent pas de le faire.

—Louis Joseph, cessez tout de suite! tonna Charles sans grande conviction. Et toi, Narcisse, reprit-il, pensant avoir trouvé une bonne victime, ferme ta bouche quand tu manges.

—Mais je ne mange pas, fit le garçon de huit ans.

—Quel idiot! tempêta son aîné.

—Allez, allez, ça suffit, terminez et allez corder le bois, conclut Liliane, plus fatiguée que jamais de ces querelles stériles.

Et elle alla s'étendre. Deux heures plus tard, Marie réveilla sa mère: «Maman, maman, levez-vous, dépêchez-vous, ça sent le brûlé.» Liliane ouvrit des yeux hébétés et se rua à l'extérieur. Une lourde fumée lui piquait les yeux. Dans son ventre, le bébé se cabra et la douleur d'une contraction inattendue lui arracha quelques larmes. «Vite, rassemble les enfants, il faut partir.» Mais elle ne bougea pas, terrassée par de nouvelles contractions qui lui vrillèrent les reins et lui révoltèrent les yeux. «Louis Joseph! Allez chercher la charrette du père!» cria Marie.

Ils y allongèrent Liliane et prirent rapidement la direction de la pointe aux Pins, pensant y être à l'abri puisque François y avait construit une cabane semblable à celle qu'ils habitaient autrefois, et que cela représentait à leurs yeux le meilleur gage de sécurité. Marie conduisait la charrette. Auprès d'elle, Narcisse,

Antoine, Job et Wilfrid, ne comprenant pas trop ce qui se passait, tentaient de réconforter leur mère dont les veines du cou et du front, gonflées par la douleur, traçaient sur sa peau de curieux méandres que le plus jeune, intrigué, touchait parfois du bout des doigts. «Bleu cou maman», concluait-il. Derrière la charrette, toussant et crachant la fumée qui leur serrait la gorge comme les mains d'un assassin, Charles, Abraham, Sabin et Louis Joseph tentaient de suivre.

Puis, comme Marie distinguait enfin le bout de la pointe se profilant devant eux telle une Terre promise, une roue heurta une roche plus grosse que les autres et se détacha de l'essieu. Le cheval continua de les tirer sur une centaine de pieds, mais l'épuisement le gagna rapidement et il s'immobilisa. Louis Joseph le détachèrent et il partit au galop du côté du lac. On ne le revit jamais plus. Afin d'oublier le danger, les plus petits se cachaient dans les bras de leur mère et de Marie.

—Courez, sauvez-vous! implorait Marie.

—Maman n'est pas capable de vous suivre, allez-vous-en dans le lac, hoquetait Liliane.

—Non, vous venez avec nous! affirmèrent en chœur les jumeaux.

Et, avec l'aide de Charles, d'Abraham et de Sabin, ils la soulevèrent délicatement, prenant soin de ne pas trop la secouer; elle qui grimaçait de douleur éclata en sanglots à la pensée de leur malheur et de son impuissance. «Ne pleurez pas, maman, nous vous mènerons au lac», l'encouragèrent Louis Joseph.

De son côté, Marie avait pris Wilfrid et Job dans ses bras. Antoine et Narcisse, quant à eux, s'agrippaient désespérément à sa robe, leurs petits doigts exsangues de tant la serrer.

Du haut des airs, on aurait dit une procession. Les fils portant la mère; la sœur emportant les frères. S'encourageant, s'appelant, se pardonnant, hurlant, trébuchant, pleurant, étouffant, ils atteignirent le lac. Le chemin qu'ils venaient d'emprunter n'existait déjà plus: le feu l'avait avalé.

III. L'enfer

Dieudonné voyait la Ouiatchouan emporter sa fiancée. Comment leur amour à peine naissant pouvait-il prendre fin aussi abruptement? De rage et d'impuissance, les pieds solidement ancrés au fond de la rivière, il hurla sa douleur, indifférent aux tisons qui tombaient sur ses cheveux, sa peau et ses vêtements. Sans réfléchir, attiré inexplicablement par ce lieu, comme s'il y avait eu encore quelque chose à faire pour réparer l'irréparable, pour défaire le destin, il sortit de la rivière et se dirigea vers la cabane du Vieux Démon. Il y fut rapidement mais le vieillard n'y était plus. Il l'appela longuement, réclamant sa fiancée que la rivière lui avait ravie. Il remarqua que la cage du condor était disparue. Seule subsistait la pyramide de roches au sommet de laquelle trônait l'oiseau. Dieudonné eut l'impression de reconnaître le Vieux Démon.

—Vieux fou, ragea-t-il, s'adressant à l'oiseau, tu m'as pris ma fiancée! Rends-la-moi ou je t'écorche à l'instant!

Ce disant, il courut jusqu'au pied de la pyramide et entreprit de l'escalader. Le condor ne fit qu'ouvrir ses ailes afin que le vent qui sifflait à travers les arbres le portât. De la sorte, il demeura au-dessus de son nid quand la pyramide s'effondra sur Dieudonné, le broyant comme s'il eût été une poupée de chiffon, l'ensevelissant à jamais, et lui tranchant la tête dont l'oiseau se saisit et avec laquelle il commença une lente ascension qui le mènerait à une altitude vertigineuse d'où, avec Dieudonné, il pourrait observer l'effarante tragédie se déroulant sous eux, Saint-Louis et le Lac-Saint-Jean leur paraissant le jouet de forces incontrôlables, le sang s'écoulant goutte à goutte de la tête de Dieudonné et allant rejoindre celui d'Ophélie, bouillonnant dans l'écume de la Ouiatchouan.

Plus bas, dans le ruisseau aux Castors, François et Philippe luttèrent pour leur survie. Large d'une dizaine de pieds seulement et peu profond, il n'offrait qu'une

maigre protection contre l'océan de feu qui le recouvrait et en faisait presque bouillir la surface. Pour respirer, François, toujours immergé, s'assoyait dans le ruisseau et faisait affleurer ses lèvres à la surface en aspirant avidement, malgré la douleur que cela lui occasionnait, des bouffées d'air brûlant. Il répéta ce manège un nombre inimaginable de fois, en prenant toujours soin d'empoigner son fils pour l'obliger à faire de même. Leurs bouches devinrent vite des plaies; leurs visages, gonflés de brûlures, devinrent des masques de misère qu'ils enfoncèrent plusieurs fois dans la vase du ruisseau afin de les soulager. Toutefois, cette vase dont ils s'enduisaient séchait aussitôt et se fissurait sur leurs lèvres, laissant entrevoir de petits sillons noirs s'enfonçant profondément dans la chair.

François continuait de lutter. Si la mort voulait de lui, lui n'en voulait pas. Ses poumons sur le point d'éclater, sa vie de se rompre, ses pensées se tournaient vers Liliane et cet enfant qu'elle attendait. Il se nommerait Denis. Elle en avait décidé ainsi, et jamais il ne lui aurait refusé quoi que ce soit. Elle avait certainement déjà fui vers le lac. Elle devait avoir fui! Elle serait montée dans la charrette avec les enfants et Marie les aurait conduits en lieu sûr. Mais y avait-il encore un lieu sûr? Qu'était ce feu qui s'était abattu sur eux à la vitesse de l'éclair? Qu'avaient-ils fait de mal? N'avaient-ils pas assez prié? La chapelle de bois qu'il avait construite avec d'autres colons à la demande du curé ne constituait-elle pas la plus belle preuve de leur foi et de leur abnégation? Mais Ophélie était partie avec Dieudonné. Il ne voulait pas. Cependant Liliane l'avait rassuré. Qu'avait-elle cru? Sacrifier une fleur si pure! Quelle inconscience! Il avait accepté. Et maintenant il payait le prix de son erreur. Et tout cet argent qu'il avait accepté du comte! Jamais il n'aurait dû! Dieu le punissait, lui, François, homme insouciant qui avait osé croire qu'il emporterait ses péchés au paradis.

Philippe ne réaliserait que des années plus tard l'étendue de sa peur et le courage de son père lors du grand feu de 1870. Ses blessures physiques et psycho-

logiques tarderaient à guérir. Il se tairait longtemps, longtemps après que son visage eut repris forme humaine. Il se replierait sur lui-même, indifférent aux encouragements et au dédain ou à la pitié des jeunes filles qui lèveraient sur son visage des yeux curieux et horrifiés. Plus que jamais, il rêverait d'horizon bleu et de paroles insensées et muettes. Il avait senti sa belle assurance s'évanouir lorsqu'il lui avait fallu courir vers le ruisseau aux Castors. Pourquoi ses jambes puissantes ne l'avaient-elles pas porté solidement? Pourquoi son père avait-il dû tout faire pour lui? Déjà, il était plus grand que lui, et peut-être même plus fort. Qu'est-ce qui l'avait paralysé dans le ruisseau? La peur? Le grondement assourdissant de l'incendie? La douleur? Le désir de mourir? Cette dernière possibilité le terrorisait. Pourquoi aurait-il voulu mourir? Il était jeune, vigoureux, heureux. L'aîné des garçons, l'avenir lui appartenait. Des milliers d'hectares de forêts à défricher n'attendaient que lui; mais lui, les attendait-il? Et si cette vie de labeur, cette vie d'évasion dans le travail n'était pas faite pour lui? Peut-être refusait-il, tel son père, tout confort matériel qui l'eût éloigné de considérations nettement plus nobles, et, de surcroît, qu'un quelconque destin lui dictât des choix que, maintenant, au fond du ruisseau, il n'était plus capable d'assumer. Le feu avait-il éteint en lui ce qui ne lui appartenait pas?

On ne comprit jamais comment ils s'en étaient sortis vivants, ni comment, d'ailleurs, seulement huit personnes périrent lors de cette épouvantable conflagration. Sur une distance de cent soixante kilomètres, cinq cents maisons furent entièrement détruites et cinq mille personnes jetées sur les chemins. À l'aube du 20 mai, à Québec, le ciel empourpré que l'on remarqua et l'odeur de fumée qui envahit l'atmosphère firent craindre le pire aux habitants de la ville. Mais les Québécois ne perdaient rien pour attendre puisque, quatre jours plus tard, le malheur s'abattait également sur eux. À La Malbaie et à Baie-Saint-Paul, on dut allumer des lampes en plein jour afin de lutter contre la noirceur causée par

la fumée. Le vent la transportait depuis le Lac-Saint-Jean et le Saguenay.

Des familles entières se réfugièrent dans des caves à patates. Un homme de Saint-Louis, afin de se protéger des flammes, s'immergea dans le fumier de ses porcs. Il y resta aussi longtemps qu'il put, entendant les cris désespérés et presque humains de ses animaux qui grillaient en essayant de s'enfuir. Et, n'y tenant plus, il dut s'extraire de cette fange et plonger dans son puits qui le sauva, bien que de nombreux tisons et débris enflammés marquèrent son corps au fer rouge. Toute la soirée et toute la nuit, il s'agrippa aux parois du puits, pleurant et maudissant son malheur.

Des familles indiennes racontèrent que plusieurs d'entre elles manquaient à l'appel. Le feu les avait surprises en plein bois. Certaines purent se réfugier dans les profondes crevasses de rochers grands comme des cathédrales, alors que d'autres n'eurent apparemment pas cette chance. Au fond de leurs trous, celles-là avaient attendu, abruties et résignées, que la colère du ciel s'apaise. On ne sut jamais combien furent emportées. Le long de la Belle Rivière, des gens eurent la vie sauve en s'accrochant aux branches penchées au-dessus de la rivière et miraculeusement épargnées. Ailleurs, une famille de quinze enfants s'en sortit grâce à la présence d'esprit des parents qui reconnurent dans un vaste marais près de leur demeure l'unique lieu leur offrant quelque chance de survie. Ils eurent à peine le temps d'y plonger, avec trois ou quatre couvertures qu'ils avaient pu sauver, qu'un souffle démoniaque passa sur eux. Toute la nuit, les couvertures mouillées y firent écran.

Au bout du chemin de la pointe aux Pins, Liliane, Marie et ses neuf frères étaient laissés à eux-mêmes. La vague de feu courait en leur direction, allongeant ses tentacules, crachant son venin, lançant ses épines. Liliane ne voulait pas croire que sa famille allait être décimée, qu'ils allaient tous périr et qu'on les retrouverait, si jamais on les retrouvait, noircis, recroquevillés, enlacés pour l'éternité. «Par ici!» hurlèrent Louis Joseph. Et ces deux mots ravivèrent l'espoir

chez Liliane. Les jumeaux, ses jumeaux turbulents et malcommodes les sauveraient. «Un arbre flottant, voyez, regardez, un arbre flottant!» répétèrent-ils plusieurs fois. En effet, un providentiel arbre flottant apparaissait à une cinquantaine de pieds du rivage. Sans doute le vent violent l'avait-il déraciné et projeté dans le lac. La famille s'y installa; tous payèrent autant qu'ils purent à l'aide de leurs bras, de leurs mains et de branches que Sabin et Abraham avaient cassées. Ils pensaient pouvoir s'éloigner suffisamment du rivage et des flammes. Mais leur radeau de fortune s'échoua. Les longues branches de l'arbre s'étaient empêtrées dans le fond du lac et empêchaient maintenant tout mouvement et toute fuite. Elles étaient les ancres de la mort. Une rafale plus sournoise que les précédentes alluma le feuillage telle une torche, de sorte que la famille dut retraire du côté du tronc. Leur dernière heure semblait être venue. Liliane, malmenée par les vagues et les contractions de plus en plus régulières, tentait de se maintenir en équilibre sur le tronc. Elle ne savait plus combien de mains s'accrochaient à elle, heurtant dans leur détresse son ventre douloureux. Cependant Louis Joseph savaient nager. Avant qu'il ne fût trop tard, ils plongèrent dans le lac pour essayer de libérer les branches coincées. Un interminable laps de temps s'écoula jusqu'au moment où leurs têtes refirent surface. L'arbre ne bougeait toujours pas.

—Un, deux, trois, firent-ils en chœur, et ils disparurent à nouveau sous l'eau.

Marie, qui arrosait abondamment les petits, leur évitant de douloureuses blessures, s'aperçut la première que leur radeau avait bougé. À cet instant, Louis Joseph réapparurent et ordonnèrent aux aînés de faire rouler le tronc sur lui-même. De cette façon, ils éteindraient le feu dans le branchage. Leurs doigts enfoncés dans l'écorce, ils essayèrent autant qu'ils purent. Ils y mirent tellement d'énergie qu'ils réussirent à entraîner l'arbre dans un mouvement de rotation qui fit basculer les branches enflammées dans l'eau. Antoine, Job, Wilfrid et Liliane, presque noyés, furent hissés une nouvelle fois sur le tronc, et tous les autres, profi-

tant d'une accalmie du vent, poussèrent l'arbre plus loin vers le large. Ils y furent témoins de l'embrase-ment de l'île de la Traverse. Elle s'alluma quasi instantanément et alors, pareille à un phare montrant le chemin de l'enfer, elle brûla pendant deux jours.

La lumière qui les entourait n'était plus celle du jour. L'horizon et le lac, rouges comme le sang, jetaient sur leurs visages des reflets irréels.

—Maintenant, tout ira bien, soupira Liliane, oublieuse de son sort.

Elle avait accouché dans toutes les conditions. Sa constitution particulièrement robuste lui avait maintes fois sauvé la vie.

Obéissant aux ordres de leur sœur, Louis Joseph, Charles, Abraham et Sabin transportèrent leur mère à l'autre extrémité de l'arbre et l'installèrent dans le feuillage mouillé. Puis, intimidés par ses cris, ils retrainèrent de l'autre côté, laissant Marie avec sa mère. Ses souffrances, décuplées du fait que ses enfants les partageaient, durèrent toute la nuit. Les myriades d'étincelles produites par le brasier scintillaient comme des étoiles au-dessus d'eux, et Job demanda pourquoi celles-ci ne demeuraient pas accrochées au ciel, selon leur habitude.

Plusieurs fois durant la nuit, Marie les rejoignit. Elle était généreuse et brave, toutefois elle n'avait pas la force de caractère d'Ophélie, si bien que l'épreuve de cette nuit la laisserait, au petit matin, hébétée et exsangue, malgré la chaleur, le froid et la lueur inextinguible qui la frapperait encore de plein fouet.

—Elle demande François, disait-elle à ses frères.

—Pas! s'exclamait Wilfrid.

Le réconfort qu'elle était venue chercher de ce côté-ci de l'arbre se transformait en culpabilité quand son nom tonnait dans le vacarme assourdissant de la nuit. «Marie! Marie! Marie!» appelait désespérément Liliane. Et elle retournait auprès de sa mère, rompue, harassée, vidée, mais non vaincue, car l'enfant vint au monde au milieu du branchage. La fureur de l'incendie sembla alors diminuer et Liliane trouva la force de chanter le nom de l'enfant:

—Denis!

—Ni Ophélie, chantonna Wilfrid, fusionnant sans doute les noms du benjamin et de l'aînée, de la même manière que Louis Joseph étaient devenus une seule personne dans son esprit.

IV. Le condor

François ne vit pas le jour se lever sur Saint-Louis. Le feu l'avait rendu aveugle à tout jamais. À part quelques maisons que l'incendie avait mystérieusement contournées, comme si elles eussent bénéficié d'une inestimable faveur, que leurs habitants, du reste, n'hésiteraient pas à partager avec les plus affligés, le paysage était désertique. D'innombrables chicots noirs pointaient vers le ciel à la façon de pieux enfoncés dans le cœur calciné de la terre. Le vent emportait par moments une cendre fumante en la soulevant comme une cape sous laquelle la lumière du jour agonisait. Tout n'était que désolation. Le rêve du Vieux Démon s'était réalisé.

Çà et là, des colons erraient à la recherche d'une femme, d'un fils, d'espoir. Tout n'était pas perdu. Des enfants ayant passé la nuit dans une cave à patates avec des cousins retrouvaient leurs parents. Et ils se reconnaissaient à peine, métamorphosés pour la vie. Les visages noircis, sur lesquels les larmes avaient creusé d'insondables ornières, souriaient difficilement. Ils étaient des masques incrustés, au-delà de la chair, de douleurs, de souvenirs et d'espérance. D'autres colons, affreusement brûlés aux mains et au visage, réclamaient de l'eau, de l'aide, la mort. Ils sortaient en titubant de ce qui avait été une forêt et marchaient en direction des ruines de la chapelle, espérant sans doute y trouver un quelconque baume. Et tous, ou presque tous, renouaient avec le passé des liens que le chaos n'avait pas su rompre. Cent ans au

moins s'étaient écoulés dans leur esprit. Une nuit se terminait.

À l'aube, grelottant dans le ruisseau aux Castors, François et Philippe avaient dû s'y reprendre à maintes occasions avant de réussir à se mettre debout. Le fils ne pouvait croire que son corps était aussi ravagé que celui de son père. L'homme qui se tenait devant lui, chancelant et fier, était-il bien celui qui lui avait sauvé la vie? Cet homme méconnaissable était-il réellement François? Deux trous noirs avaient remplacé ses yeux. Ses cheveux avaient disparu. À leur place, une croûte suintante hachurée de traits de vase. Ses lèvres articulèrent péniblement: «Philippe, es-tu là mon garçon?» Pour toute réponse, Philippe le serra longuement dans ses bras. Alors il remarqua, venant de l'ouest et décrivant de larges cercles, un grand oiseau volant vers Saint-Louis. C'était le condor. La nuit entière, porté par le souffle chaud du pays dévasté, il avait plané, ses larges ailes déployées, ses serres enfoncées dans la chevelure de Dieudonné. Maintenant, il allait remettre sa tête à Ophélie, dont le corps dérivait en direction du levant. Ainsi, il les réunirait, puis il reprendrait son ascension. Ses ailes le porteraient jusqu'au soleil qui les consumerait, et l'oiseau retomberait en une pluie de cendres sur le lac.

François réalisa qu'il était devenu aveugle. Il se toucha le visage et le dégoût que son corps mutilé lui inspira lui fit presque regretter de ne pas avoir péri dans les flammes. Ensuite, il toucha la figure de son fils et sentit son cœur défaillir à la pensée de la vie d'infirme qui les attendait, lui et son garçon. S'appuyant l'un sur l'autre, ils remontèrent le ruisseau jusqu'à la Ouiatchouan, à l'embouchure de laquelle ils rencontrèrent un étrange cortège d'enfants. Ceux-ci furent saisis d'effroi devant ces deux hommes défigurés. Ils reculèrent, les petits incapables de supporter la présence de ces monstres. Même Liliane, que ses cinq garçons portaient, ne les reconnut pas. À peine eut-elle le temps de s'apitoyer sur le sort de ces inconnus qu'une voix familière sortit de la bouche

de celui qui paraissait le moins âgé des deux: «Maman...» fit-il.

Les petits, complètement déboussolés par cet unique mot, s'enfuirent dans toutes les directions, refusant l'évidence, niant dans leur course tout lien de parenté avec ces gargouilles sorties de l'enfer.

—Ne fuyez pas! Ne fuyez pas! c'est moi, François, votre père.

Déjà loin, les plus jeunes, sur un signe de Marie et de Louis Joseph, revinrent auprès de leur mère; toutefois ils refusèrent obstinément pendant des années d'accepter que ces deux-là fussent réellement François et Philippe, sauf Wilfrid qui tendit une branche verte à son père, branche qui avait supporté le corps de Liliane lors de la nuit précédente. François la conserverait et s'en ferait une canne qui le guiderait dans sa nouvelle vie. Ayant entendu les vagissements du nouveau-né, il s'avança à tâtons, faisant fuir Narcisse une deuxième fois, et Liliane put observer attentivement ce qui restait de son homme quand il se pencha pour toucher de sa main décharnée la tête fragile du bébé.

Dans les mois qui suivirent la reconstruction du pays et la convalescence de Philippe et François, celui-ci, à l'aube de chaque jour, se présenta à l'embouchure de la Ouiatchouan. Tenant d'une main sa canne, et de l'autre le jeune Wilfrid qui respectait son silence, il se tournait en direction du levant en espérant qu'Ophélie manifestât sa présence.

Beaucoup de rumeurs avaient couru quant à sa disparition et à celle de Dieudonné. Il s'en était même trouvé pour affirmer qu'ils avaient fui aux États-Unis, ne pouvant probablement pas supporter l'opprobre de leur péché. D'aucuns colportaient que le Vieux Démon avait dû les cacher avant de leur indiquer la voie de l'exil. Cependant, au fond de son cœur, François n'en croyait rien.

Une semaine après le drame, des sinistrés arrivèrent à Québec. Le Clyde, un bateau à vapeur, les y avait conduits. Hirsutes, sales, hébétés de fatigue, ils pensaient trouver dans la capitale aide et réconfort. En quittant le quai de Chicoutimi, ils avaient cru

laisser derrière eux le malheur et la souffrance, confiants en la générosité et l'accueil de la population québécoise. Ils en eurent d'ailleurs un aperçu à bord du vapeur où les matelots et le capitaine mirent tout en œuvre pour les soulager, leur offrant de chaudes couvertures et des aliments dont la frugalité n'eut d'égal que la force, l'espoir et l'oubli qu'ils engendrèrent dans leur corps et leur esprit.

Mais un malheur ne vient jamais seul. Mardi matin, le 24 mai, le feu prit chez un boulanger du quartier Saint-Roch et fut rapidement incontrôlable. Dans la journée, il détruisit quatre cent vingt-quatre maisons. Jamais de mémoire d'homme de telles catastrophes ne s'étaient-elles abattues presque simultanément sur le Québec. La calamité avait suivi les sinistrés du Lac-Saint-Jean et du Saguenay. Le destin les avait pourchassés et rejetés au pied du cap Diamant, près duquel les ruines noircies d'une partie de la ville rappelaient le sombre désert de Saint-Louis et des autres colonies dévastées.